

Wang Bing

Né en 1967, le cinéaste chinois Wang Bing entre en 1995 à l'Académie du Film de Pékin, dans le département de photographie. Après avoir exercé ce métier pendant quelques années, il s'engage en solitaire entre 1999 et 2003 dans un projet titanesque : avec une caméra DV, il documente alors le démantèlement d'un immense complexe industriel, la vie des ouvriers et les mutations du site, ce qui donnera un film en trois parties totalisant plus de neuf heures : *À L'Ouest des rails*.

Son second film *Fengming, chronique d'une femme chinoise* (2007) s'attache à l'histoire de la déportation des « droitistes » lors de la Révolution Culturelle : pendant plus de trois heures, Fengming raconte simplement sa vie et sa traversée de l'histoire de Chine depuis la République populaire. *Le Fossé* (2010), première fiction de Wang Bing, s'attache également à rendre compte de cette histoire, ainsi *Les Âmes mortes* (2018), son dernier film à ce jour, qui noue plus de six heures de témoignages croisés.

Ses autres films documentaires ne cessent d'explorer les zones de relégations au sein de la Chine contemporaine, où des « sans part » (suivant l'expression d'Antony Fiant, intervenant sur ses films au Festival) peinent à survivre : les trois petites filles laissées à elles-mêmes du village des *Trois sœurs du Yunnan* (2012), l'arbitraire laissé à la vie dans l'asile d'aliéné de *À la folie* (2013), le quotidien d'un ermite mutique dans *L'Homme sans nom* (2009), le harcèlement des ouvriers textiles de *Argent amer* (2016 ; également projeté au Festival), *Mrs. Fang* (2017), vieille femme souffrant d'Alzheimer, ou les exilés de *Ta'ang* (2016).

Représenté par la galerie Chantal Crousel, il a aussi réalisé des installations et des œuvres filmiques notamment *Traces* (2014), filmé dans le désert de Gobi, également projeté au Festival.

Ne manquez pas la Master class de Wang Bing le samedi 8 juin à 14h30, Chapelle de la trinité.

Rédaction du livret et séance présentée par :

Kevin Irzi-Leconte (Jeune équipe)

Distributeur de la copie (DCP) : Les Acacias

La section cinéma du Festival de l'histoire de l'art est organisée en partenariat avec le Cinéma Ermitage.



Le Festival de l'histoire de l'art est une opération nationale du ministère de la Culture mise en œuvre par l'Institut national d'histoire de l'art et le château de Fontainebleau.



Ministère de la Culture

60 ans

Institut national d'histoire de l'art

INHA

Château de Fontainebleau

Retrouvez toutes les informations concernant le Festival sur Internet : festivaldelhistoiredelart.com

Suivez et partagez sur les réseaux sociaux : #FHA19   

Scannez le QR code pour poser vos questions à notre chatbot Messenger :  Festival de l'histoire de l'art



FESTIVAL DE L'HISTOIRE DE L'ART



Ta'ang de Wang Bing

France-Hong-Kong, 2016, 147'

Cinéma Ermitage, vendredi 7 juin, 19h30, salle 2



Portrait en urgence : Ta'ang, par Kevin Irzi-Leconte

Les Ta'ang, ou Palaung, est un groupe ethnique dont les 800.000 membres présumés vivent sur les territoires vallonnés birmans, thaïlandais et chinois. Au début de l'année 2015 un conflit armé éclate dans la région birmane, entraînant le déplacement de 100.000 Ta'ang en direction de la frontière chinoise. Un nouvel épisode de résistance en exil commence alors pour ce peuple (porté par la langue et la riche culture palaung) dont l'Histoire a déjà été traversée de nombreuses périodes de migrations et travaux forcés.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le film de Wang Bing n'est pas un film sur la migration forcée, ni sur l'absurdité cruelle de l'armée birmane, ni même sur la rigidité passive des autorités chinoises. *Ta'ang* (2016) s'approche plus de films comme *Kanehsatake, 270 ans de résistance* (1993) de la réalisatrice abenaki, Alanis Obomsawin, qui opérait déjà le glissement, à partir d'un projet documentaire sur une situation tendue, militarisée, et proto-génocidaire, vers un film-portrait de la communauté menacée. Partie filmer l'invasion québécoise sur les terres des Mohawks à Oka, la réalisatrice était tombée sur une double définition de la résistance : confronter l'ennemi et préserver la mémoire culturelle.

Mais, là où les Mohawks de la Crise d'Oka résistaient, hommes et femmes, main dans la main, ici les hommes et les femmes palaung sont radicalement séparés.

Le film de Wang Bing est d'ailleurs presque entièrement peuplé par ces femmes. Ce sont elles qui tentent une re-sédentarisation immédiate. Les hommes, eux, sont absents ou presque. Ils restent loin, en vadrouille désespérée, à la recherche d'un avenir dont ils viennent d'être dépossédés.



Lorsqu'ils reviennent parfois au camp, les hommes jouent leurs propres rôles. Il y a tout un théâtre dans leurs gestes et dans le son de leurs voix. On surjoue ici une masculinité abusive, et là les récits de ses réussites chanceuses, on surjoue encore ici une organisation sereine de la résistance. On surjoue pour ne pas perdre la face parmi les siens. Alors, les hommes ne font que passer. Quand ils s'arrêtent, ils sourient maladroitement puis repartent, à leur lutte ou au travail. Comme s'ils cherchaient à cacher la folie de ce qu'ils sont obligés de faire, de tenter, pour pouvoir espérer un avenir.

Les femmes aussi travaillent, mais elles ne cachent pas leurs souffrances. Au contraire, les femmes tombent le masque théâtral. Ce sont elles qui font le récit brut de l'errance, de l'exil, des coutumes et des souvenirs à préserver, à transmettre. Elles font l'histoire orale des douleurs d'une communauté. Ainsi elles travaillent à survivre ; mais pas uniquement une survie physique. L'éventualité de mourir en résistance, n'est par ailleurs pas exclue par certaines Ta'ang.

«- Si nous revenons chez nous, nous mourrons.

- Tu penses ? Devrions-nous rentrer chez nous alors ? J'ai peur de revenir.

- Pourquoi ? Tu as peur de mourir ? »

Autour du film

« Deux fois mes cartes mémoires ont été effacées. La première fois, dans un camp, les militaires m'ont arrêté et m'ont demandé de sortir la carte mémoire de la caméra puis l'ont effacée avant de me laisser partir. La deuxième fois, on filmait des gens au travail dans un champ de canne à sucre, c'était un lieu très éloigné mais les militaires sont quand même passés, et ont effacé une carte. Chaque fois qu'on passait les postes de contrôle il y avait énormément de pression. Ma deuxième opératrice, qui est une jeune femme, a même dû plaider la pitié plusieurs fois pour qu'on nous laisse la caméra. Au bout d'un moment on a trouvé le moyen de faire passer nos disques durs par des locaux, chacun avec sa voiture à travers les cinq postes de contrôle. Les rushes qui n'avaient pas été supprimés étaient amenés jusqu'à des endroits sécurisés, puis nous partions ensuite. Les rushes portaient plus tôt que les personnes »

(Wang Bing, entretien par Gaspard Nectoux, « Pour eux, la réalité est comme la nuit », *Cahiers du cinéma*, n° 726, octobre 2016)

Les femmes ta'ang travaillent à faire survivre une part de leur peuple. Dans toute la deuxième partie de son film Wang Bing insiste bien sur ces rapports retrouvés entre mères, filles et petites-filles ; sur cette filiation de résistance. Car le sujet de la lutte est là : l'important, ce sont les futures générations d'hommes et de femmes. Celles qui doivent vite réaliser qu'elles aussi sont condamnées à porter le fardeau de leur naissance. Et qui doivent apprendre, fièrement, à faire tenir debout la maison des Ta'ang, lorsque leurs aînés reposeront enfin « en paix ».

« La figure du récit au feu de camp est connue, elle vient presque du western, c'est celle d'une parole à laquelle sa puissance est redonnée, et de personnages qui se dévoilent et reprennent en main leur récit. Il y avait déjà ce projet dans *Fengming*, avec son obscurité se propageant à mesure que le personnage façonnait une contre-histoire de la Chine. Une des séquences les plus ahurissantes, peut-être, de toute la filmographie de Wang Bing voit une réfugiée muette raconter sa fuite en langue des signes et à la lumière d'une bougie vacillante: on n'entend rien, on ne peut pas lire les signes, et la bougie manque en permanence de s'éteindre. L'image donnée à la fragilité de la situation est magnifique et morale. Autant qu'elle révèle des puissances de fabulation toujours résistantes, c'est une autre « contre-image de marque » qui évite le choc en rendant l'indicible à l'invisible. »

(Gaspard Nectoux, « Dans le noir du temps », *Cahiers du cinéma*, n° 726, octobre 2016)

Se dessine finalement un portrait en urgence d'un peuple et d'une culture à la marge, dans un moment de fragilité qui nécessite une reprise de ses liens et de réapprendre ce qui fait son être collectif, pour entrer en résistance et préparer les futures générations à porter la voix des Ta'ang. En espérant que le film ne devienne pas le souvenir d'une population bientôt disparue.